

Philippe Jaffeux, la sensation de la liberté

À propos de *Courants blancs* et de *Autres courants*
(Atelier de l'agneau éditeur)
(par Julien Starck)

Insensées sont mes paroles. C'est la joie.

Hölderlin

La poésie de Philippe Jaffeux est renaissance. Chaque aphorisme agit comme une onde de choc entraînant une révolution dans l'esprit. Il est rare d'avoir affaire en poésie à des inventions, ou plutôt il est rare que la joie du poème égale celle de l'invention d'une technique, l'allégresse d'une trouvaille, la stupéfaction devant la découverte d'une terre inconnue. Si la renaissance implique le sentiment de l'aventure et la promesse réjouissante d'une perspective nouvelle, alors les *Courants* sont pleinement un poème renaissant.

En tout cas ce sont des poèmes de tout autre chose que de la « modernité », entendue comme consommation in-finie du monde par un sujet mortel (séparation de la matière et de l'esprit). Les *Courants* de Philippe Jaffeux s'abreuvent à une source immortelle. Le temps et l'espace ne sont pas projetés, ils jaillissent d'une perception supérieure (vide) des nombres constitutifs d'un rythme : « Les nombres sont peut-être à l'origine d'un rythme qui préexiste à l'intellect et qui élève l'écriture vers la musique ; ils nous invitent ainsi à reconnaître le rythme comme la principale cause du langage écrit et parlé » (*Mots*).

Les *Courants* travaillent la force élémentaire de la technique par un usage magique de l'écriture. Chaque aphorisme noue un monde de complexité à un nombre archaïque qui scande la puissance alphabétique de l'écriture à travers la puissance algorithmique des ordinateurs : « L'écriture chiffrée se fonde sur des nombres qui dépasseront toujours la technologie numérique » (*Mots*). Philippe Jaffeux s'amuse avec le « nombre » technologique : non pas l'élément isolé d'une série préméditée (le chiffre d'une opération), mais le libre ordonnancement d'une série d'après le surgissement d'un nombre transfini. *Courants* déplace des ensembles infinis. Cette traversée éblouie de la technique par elle-même, à l'intérieur d'un langage retrempé à l'extrême de sa complexité dans un geste élémentaire d'apparition rythmique, fait de chaque aphorisme de Philippe Jaffeux un moment d'éblouissement métaphysique.

Jaffeux court-circuite la littérature par le nombre rythmique d'une écriture chiffrée. Il ouvre, sur un tout autre plan que celui de la description littéraire, au paysage magnétique de l'écriture : « La terre de l'écriture s'éclipsa et les étoiles illuminèrent une page qui rayonnait dans un vide cosmique » ; « Un horizon immanent à un déséquilibre magnétise une page qui prend la forme d'un paysage fou » (*Autres courants*). Jaffeux donne à voir le corps de l'écriture comme dansent les lettres d'une pensée : « Le vide s'articule avec la gestuelle d'un *hasart* qui imprime un mouvement aux mots » (*Mots*). Le tournoiement répétitif des aphorismes dans l'axe contradictoire et performant d'une spirale reproduit le geste enivrant d'une danse tournoyante. Philippe Jaffeux écrit comme un danseur Soufi : *Courants* communique un mouvement cosmique à la pensée ; un geste littéral de danse chaotique transcende le sens de la communication pour s'accorder à la forme rythmique d'un mouvement de l'univers.

Courants véhicule la poésie à la puissance n . Mais il est certainement impossible de rendre compte de la forme paroxystique des *Courants* sans recourir à une forme d'énergie comparable. Il est certainement impossible d'écrire un commentaire des poèmes de Jaffeux si ceux-ci

justement ne « parlent » pas ou réfutent la parole. La meilleure explication de la poésie de Jaffaux se trouve dans la longueur d'onde de ses livres, la plus explicite peut-être étant celle contenue dans *Mots*. Nous recourrons parfois à des formulations de *Mots* pour rendre sensibles des *Courants* (les abréviations suivantes seront utilisées : M pour *Mots*, CB pour *Courants blancs*, AC pour *Autres courants*).

Le livre est un miroir qui m'ouvre sur le fond de moi-même ; de nouvelles perspectives provoquent une délivrance inespérée de la pensée.

Mots

C'est ce qui se produit à la lecture des *Courants* : chaque aphorisme, provoquant une tournure inédite de l'esprit, communique magnétiquement sa forme réjouissante d'intelligence éblouie. « De nouvelles perspectives provoquent une délivrance inespérée de la pensée » parce que chaque aphorisme est écrit comme la formule énergique d'un mouvement salvateur : « Une écriture dérégulée se reconnaît dans une nature libératrice » (CB). L'écriture parvient à faire sentir « la force infinie de la nature » (CB) parce qu'elle parvient à faire surgir ensemble une règle et un chaos : « L'attitude de l'alphabet rythme la matière d'un chaos grâce aux gestes comptés d'un silence insensé » (AC)

Le poème regarde le silence magnétiser sa parole d'après un chiffre contrapuntique qui la transcende : le chiffre anarchique d'une sauvagerie ordonnatrice : « Une famille de lettres ordinaires domestique un ordinateur grâce à la sauvagerie d'une féerie personnelle » (AC). Le non-sens communique l'intensité de sa joie par la révélation d'un ordre chaotique : « Une faute révèle le jeu d'un monde chaotique lorsqu'un ordre se cache derrière un hasart incorrigible » (AC) La règle de l'écriture de Jaffaux surgit d'une crise de l'ordre ou d'un cri chaotique : « L'alchimie d'une page en crise formule la souveraineté d'un équilibre sur une série de lignes transmuées » (CB). C'est ce maintien à l'équilibre d'un mouvement de chaos par la règle d'un hasard, qui à la fois structure et informe l'électricité des *Courants*.

Une trouvaille saisit chaque particule de phrase où brille une pépite, une pépite de dynamite qui menace de faire sauter chaque ligne, effarant chaque mot d'être à cet endroit sur la page : « Ses phrases existaient pour un nombre depuis qu'elles étaient les victimes d'un alphabet accidentel » (AC). Il faut voir ce caractère aléatoire de l'emplacement des lettres, toute la sismique d'interchangeabilité, de glissement, de foudre, qui fait que les mots ont l'air de vaciller dans la phrase et la phrase de clignoter sur une mer de mots instables : « L'instabilité réjouissante d'un écart reproduit le tissu d'un mouvement grâce à la matière d'un miracle » (AC). Cette matière du miracle, ou force infinie de la nature, comme on veut, constitue l'étoffe lumineuse des *Courants* : « Un miracle enchanta son émerveillement lorsque la perfection d'un éveil sanctifia la magie d'un mystère. » (AC)

Tous les *Courants* sont des aphorismes d'éclaircissement, d'apparition paroxystique, de renaissance à un plan nouveau de l'exercice métaphysique. Nous sommes avec *Courants* en pleine métaphysique expérimentale, au sens où Jaffaux cartographie un continent de la vie de l'esprit (des sensations de l'esprit). Mais il ne « spiritualise » pas une expérience : l'écriture n'est pas le dépôt d'une expérience, elle est le lieu vide de son architecturation, son espace vibratoire ou encore la forme de sa respiration : « La respiration de sa parole fut emportée par celle de sa

pensée lorsqu'un vent inspira son silence » (AC) ; « Une respiration du cosmos emporta sa parole à bout de souffle dans l'image d'un alphabet inspiré » (AC) ; « La parole était inutile depuis que son seul plaisir consistait à se taire pour entendre sa respiration » (CB).

L'enthousiasme des *Courants* est celui d'un perpétuel commencement. Chaque aphorisme est autant une ritournelle qu'un rituel - un « ritournellement » du sens, une sorte d'initiation surprise. Chaque courant est la récapitulation étonnée d'une expérience radicale. Chaque aphorisme est la réitération éblouissante d'une correction inespérée du destin par un événement hasardeux : « Il rencontra son destin d'écrivain analphabète lorsqu'il fut corrigé par l'audace d'un hasard paradoxal » (CB). La justesse prodigieuse du chant provient de cette correction audacieuse du destin que Jaffaux appelle le « hasart », qu'il décrit dans *Mots* comme « l'intelligence de la surprise » ou « le savoir-faire du chaos ». Un art de l'inattendu transforme l'ignorance en savoir, l'oubli en mémoire, et l'accident en destin : « L'ignorance réglait ses erreurs depuis qu'il apprenait à se corriger avec des nombres parfaits. » (CB)

L'écriture musicalisée et la poésie spatiale ébruitent un défi du silence auxquelles elles donnent forme et fermeté.

Mots

Philippe Jaffaux compte sur l'aimantation des lettres par un principe de vide (de non-pensée, de non-préméditation) qui les ressource à leur force d'apparition rythmique au lieu de leur agencement sémantique. Un « Courant » laisse surgir librement des lettres magiques dans l'espace sidéral d'une page musicale. Les *Courants* sont chargés à la source d'un « vide créateur » qui donne à voir un silence inespéré ordonné magiquement comme une musique spatiale. Les *Courants* sont traversés par l'énergie nerveuse ou le souffle mental d'une forme d'exactitude métaphysique, où « une écriture vide reconnaît une activité du cosmos ».

Le vide polarise une écriture cosmique. Philippe Jaffaux avance dans cette tension contradictoire des pôles actif / non actif où il fait le geste de l'écrivain sans écrire de la littérature. Philippe Jaffaux écrit plutôt comme un calligraphe de la pensée. En composant ses phrases à l'aide d'un dictaphone numérique, il a habitué sa pensée à voir s'inscrire les sons du phonème comme un ensemble de lettres musicales. Il s'est habitué à évoluer parmi des formes visuelles de sens énigmatique : « L'alphabet est d'autant plus visible que les lettres ne se réduisent pas à être écrites pour être prononcées » (AC).

Un courant ne décrit rien, au sens de parler « à propos » : la forme picturale de son silence est la respiration d'un vide qui « sollicite une présence des lettres et une absence de la parole » (M). Philippe Jaffaux est un peintre-musicien du silence magique des mots et absolument pas un rhéteur : « Sa parole était simplifiée par des lettres car il écrivait pour comprendre la complexité du silence » (AC). La rhétorique joue avec le sens, dans une soumission à l'ordre sémantique. Mais « le but de l'alphabet consiste à détourner la direction d'un sens vers la voie d'un chant électrique » (M).

L'aventure mentale de l'écriture de Jaffaux est à la pointe d'une évolution qu'elle récuse : « Il frottait deux pages blanches l'une contre l'autre pour faire jaillir l'étincelle d'un vide barbare » (AC). L'écriture de Jaffaux accuse (au sens d'aggraver) la révolution. Chaque phrase jaillit comme la formule de son invention ; l'opération mentale apparaît sans motif. La gratuité de

l'écriture de Jaffeux déjoue le ressort forcé de la création pour faire apparaître le visage jovial de la spontanéité. Cette apparition sans motif de l'esprit dans l'écriture, c'est ce qu'il appelle « la magie de l'alphabet ».

Philippe Jaffeux découvre à chaque fois l'alphabet comme l'homme a découvert le feu : « Les mots se frottent l'un contre l'autre pour être séparés par le feu préhistorique d'un vide inventif » (AC). Chaque Courant est une initiation réitérée à / de cette apparition. Jaffeux retrouve le geste de la parole en-deçà de sa disparition matérielle (de son recouvrement sémantique) dans l'alphabet phonétique. André Leroi-Gourhan émettait l'hypothèse que l'image parlée pourrait un jour remplacer l'écriture. Jaffeux fait de l'écriture même, en tant que procédé de la pensée abstraite, une image animée : « Il lisait vingt-quatre mots en une seconde pour avoir l'illusion d'être dans un cinéma de papier » (CB).

Philippe Jaffeux est un e-mage qui retrouve dans les mots projetés sur un écran d'ordinateur la puissance évocatrice des figures peintes sur la paroi d'une grotte ornée du paléolithique : « L'écriture fut recouverte par de la peinture et le décor de sa parole devient celui d'une renaissance » (CB). Il faudrait réussir à entendre la poésie de Philippe Jaffeux avec ses yeux et à la voir avec ses oreilles, comme dans une caverne l'espace visuel entre en résonance avec l'architecture sonore : « Il écoutait la lumière de la parole dans l'espoir de voir toutes les couleurs du silence » (CB).

Il y a dans *Courants* une réversibilité de l'ouïe et de la vue : « Ses yeux entendaient le rythme d'une image lorsqu'une vision assourdissait sa voix discordante » (AC, p. 45). Écrire transforme la voix en vision et l'image en audition : « Sa parole se transforma en image lorsqu'il ferma sa bouche pour garder les yeux ouverts ». Un Courant circule entre ces deux pôles magnétiques de la voix et de la vue, de la parole et du silence : « Les lettres nous entraînent à écouter les sons d'un silence paradoxal. ». Parler la langue du silence, c'est écrire l'alphabet comme une langue mutique, comme une image musicale : « Il parlait dans la langue du silence s'il faisait le geste d'écrire à l'aide d'un alphabet audible » (CB, p. 48). Lire *Courants* c'est regarder sa voix s'écrire comme une danse des lettres sur une musique des couleurs.

L'intensité de son silence mesurait l'unité électrique de sa joie avec l'éclat de sa page magnétisée.

Courants blancs

L'inscription mutique de la voix de Jaffeux dans le désordre des pages électrise un chaos réglé comme du papier à musique. Une joie intense se dégage d'une écriture gravée. Les lignes des *Courants* dessinent les sillons d'une musique admirable, comme la variation heureuse d'une perpétuelle surprise : « La musique attise un langage qui adhère à la joie et qui sait s'ajuster à toutes les situations » (M). La gravité de l'écriture de Jaffeux rayonne d'une joie qui « s'approfondit au moyen d'un enthousiasme modéré ». Cette constance de la modulation architecturée – ce « moderato cantabile » - donne à ses œuvres la perfection d'une musique transparente : « L'éternité de la parole nourrit la transparence d'un air qui meurt dans nos bouches éphémères » (AC).

Lire *Courants* c'est se rendre attentif à leur tessiture. Philippe Jaffeux établit un rapport entre les combinaisons de lettres et de blancs sur la page et l'articulation des notes et des silences en

musique : « L'espace d'un mouvement rebondit sur un interlignage qui rythme la danse invisible d'un nombre sidéral » (AC). Les 3640 *Courants* composent la partition d'un vide sidéral : « Sa page prit en compte la réalité d'un nombre qui célébra un accord entre des interlignes et le cosmos » (AC). On pourrait dire que la musique du vide constitue la chair des *Courants* : « Il coupa les veines de sa page avec la blancheur tranchante de vingt-cinq interlignes métalliques » (CB).

Chez Philippe Jaffaux les mots sont constitués nerveusement comme des corps de lettres électriques : « Les mots perdirent leur existence dans le corps des lettres » (AC). Un mutisme provoque la présence irradiante et sonore d'un alphabet incarné. La « magie de l'alphabet » consiste à découvrir la sensation turbulente de la disposition des lettres sur la page où l'écriture devient *sensible à son apparition*. La page « touche » ainsi l'esprit à travers le fréuissement d'un corps de lettres : « Il fit le geste d'écrire grâce à un signe du chaos et une danse des mots prit corps dans sa phrase » (AC).

Il faudrait réussir à caractériser l'électricité des *Courants* : « Un rapport singulier avec l'abstrait reconnaît l'espace transgressif d'une ignorance qui recueille un souffle préhistorique » (M). Le saisissement électrique de la chair des / par les mots n'est peut-être que cette transgression ignorante du souffle, rien que le souffle, et l'électricité le nom d'une manière de penser par le souffle. « Un rapport singulier avec l'abstrait » : un rapport concret, inspiré. Dans ce rapport il n'y a plus opposition mais court-circuit de l'abstraction et de la sensation : « L'alphabet était tombé entre ses mains et il crut qu'il voyait ce qu'il sentait avec sa tête de penseur » (AC).

Jaffaux n'est pas écrivain abstrait. C'est un calligraphe du souffle. L'abstraction et la blancheur sont aux corps et aux couleurs ce que le silence est à la musique : une composante élémentaire. C'est pourquoi l'apparente abstraction des *Courants* est innervée par la présence des éléments : « La neige tombait sur son ordinateur parce que son inspiration avait atteint le sommet de la froideur » (AC). En ne niant pas la pensée, en en faisant une matière ductile, explosive, physique, sujette aux tressaillements, Philippe Jaffaux trouve sans l'avoir cherchée la force infinie de la nature : « L'air modelait la matière de ses paroles creuses » (AC) ; « Sa voix s'éleva dans les airs à l'instant où le poids de l'alphabet pesa celui de sa parole avec du papier » (AC).

L'entretien d'un mutisme arme ma pensée contre un monde inconséquent.

Mots

À partir du moment où l'écriture devient une image de la voix, se déclare une fête infinie de la reconnaissance. L'écriture devient la modulation d'une voix délivrée du sens. Et le *nombre* de cette voix qui s'est *trouvée* surplombe le mauvais infini d'une « accumulation d'octets » (d'une société d'informations) : « Il comptait les lettres de chaque mot afin d'exploiter une infinité improductive de chiffres capitalistes » (CB). Le nombre de la voix ne reconnaît pas le « progrès », c'est le « progrès » qui se soumet à l'inscription d'une voix systématique.

Il y a tout ce renversement du rapport à la technique comme procès d'automatisation dans la poésie de Philippe Jaffaux, qui répond activement (parce qu'il ne produit pas de *discours*) au danger de la robotisation des échanges et des comportements. C'est sur le terrain même de la robotisation que Jaffaux vient subvertir ses effets comme un mage du XXI^e siècle : « L'écriture

automatisée suppose un combat qui réalise un rêve ; un conflit désintègre la langue normative d'une société robotisée » (M).

À la différence d'un algorithme, l'opération aphoristique des *Courants* repose sur une trouvaille, établit magiquement le système d'une résolution à chaque fois improvisée. La poésie de Jaffeux réalise la prouesse (la promesse réalisée) de résoudre à chaque instant un problème insoluble : « Le silence exprime l'écriture (et réciproquement) dès qu'il traduit une impossibilité saisissante » (M). Le nombre est le chiffre insoluble d'une voix qui *prouve* son énigme. Un Courant court-circuite le plan de circulation des informations d'une phrase normative à la faveur d'un arrangement miraculeux. Il y a un surplomb du nombre hasardeux sur la suite algorithmique qui donne à celle-ci un élan prodigieux. Philippe Jaffeux renverse ainsi le procès d'automatisation in-fini de la technique par la gratuité d'un miracle systématique.

Le « libre-jeu de l'imagination et de la raison » auquel Jaffeux fait explicitement référence (qui caractérise le sublime dans la *Critique de la faculté de juger*) indique qu'il y a quelque chose de kantien dans la jouissance esthétique propre aux *Courants*. Une action réfléchissante découvre en soi une force aspirante qui donne corps à l'infini de sa pensée. C'est comme si chaque aphorisme présentait l'image d'une antinomie de la raison : « Le silence exprime l'écriture (et réciproquement) dès qu'il traduit une impossibilité saisissante. » Chaque Courant est sublime parce qu'il présente l'image saisissante d'une suprême contradiction. Les *Courants* donnent l'impression d'être chacun avec la même intensité mais dans des tonalités différentes (et c'est là la musique, la musique abstraite) traversés par un souffle intelligent de liberté.

Il y aurait aussi un rapprochement à faire entre Philippe Jaffeux et Walt Whitman, parce qu'ils écrivent tous deux un « chant électrique » (« I sing the body electric », dans *Leaves of grass*). Mais l'électricité physique chez Whitman, l'expression fraternelle pathétique, patriote et communautaire, est une électricité solitaire et télépathique, à l'intérieur d'une fraternité silencieuse chez Jaffeux : « Son corps contenait l'esprit de ses semblables depuis que le cosmos débordait dans son âme attisée » (AC) ; « Sa solitude s'enflammait s'il parlait dans le but de réchauffer celle de ses semblables » (CB).

L'électricité des *Courants* a pour effet de ragaillardir. Elle ranime la foi, au sens où elle « réalise un rêve ». Elle libère d'un carcan et entonne le chant d'une force de création merveilleuse. *Courants blancs* et *Autres Courants* ont du point de vue poétique une valeur absolue. Il s'agit d'une authentique création, et c'est sans doute indissociablement la cause et l'effet de l'énergie qui charge ce livre bâti comme une pile, aux deux pôles de laquelle circulent des décharges (ir)réversibles.

Pour le mieux, une danse de l'écriture peut évoquer celle d'un univers qui fête une résurrection de l'humain au travers de forces cosmiques.

Mots

Philippe Jaffeux fait le geste d'oublier le sens de ce qu'il écrit pour se souvenir du miracle d'écrire. Par l'oubli de tout (l'ordre discursif), chaque phrase se souvient singulièrement d'elle-même. Ainsi chaque phrase calligraphie le geste de son éveil : « La musique s'interprète mieux que nos rêves car elle joue avec nos éveils énigmatiques » (CB). Philippe Jaffeux informe l'écriture avec des nombres et non avec des sujets. Il fait sentir les bonds de la réflexivité par

pulsations énigmatiques d'éveil, qui n'ont plus tant à voir avec la subjectivité qu'avec la voix pure du cri : « Le cri inarticulé de l'alphabet se rapproche d'une parole proférée plutôt que d'une parole écrite » (M). *Courants* est écrié libre, pourrait-on dire, selon le dogme d'une subjectivité affranchie par l'invention rythmique d'un éveil réitéré : « Les lettres inventent notre seul savoir lorsque nous oublions d'ignorer la vérité d'une parole créée » (CB).

Par sa façon de se régler sur le chaos, de s'ordonner à l'infini, la poésie sublime de Philippe Jaffaux retrouve des formes d'efficacité tragique. *Courants blancs et Autres courants* ne cessent de transformer en actions décisives des ouragans contradictoires. Voici les verbes qui règlent l'écriture de *Mots*, au hasard de deux pages consécutives : « détermine », « intensifie », « découvre », « convertit », « coïncide », « consolide », « entraîne », « organise ». Un Courant communique sa percussion, réalise sa vision rythmique. On se surprend à découvrir concrètement ce que l'on trouvait fantasmagique dans la *Lettre du voyant* : « La poésie ne rythmera plus l'action, elle sera en avant ».

« Son enfance prit le pas sur l'avenir d'une écriture puérile » (CB). *Courants* surprend le passage d'une écriture immature, qui dénoncerait le sens tout en se maintenant dans sa visée, à une écriture de l'enfance, qui ressuscite magiquement des instants de liberté. Chaque aphorisme détient « la puissance de tout remettre en cause » parce que chaque aphorisme est réglé par l'action d'une liberté anarchique. La force de l'écriture de Philippe Jaffaux provient de l'irruption hasardeuse d'une justesse du destin : « La procédure équitable du tirage au sort garantit toujours une action juste des mots ; des causes absentes et des prises de risque intensifient un texte qui se compose à chaque instant » (M).

C'est pourquoi Philippe Jaffaux dit aussi qu'il écrit au présent : « Sa mort se frottait contre un présent qui illuminait ses renaissances avec le feu d'un temps inventé » (AC). Nous ne sommes pas dans la présence mais dans « une suite d'événements surprenants » (M, c'est nous qui soulignons). Un *Courant* court-circuite l'espace-temps : « La forme fabrique un espace avec un temps qui n'existe plus ; la place d'une distance inactuelle rattrape des instants désorientés » (M). Les nombres sont des composés d'espace-temps ; des tempos, où le temps s'approprie le nombre de l'espace et l'espace celui du temps : « Le vide se mesura à une lumière cosmique lorsque le temps se renversa sur l'espace des nombres ». On retrouve cette intuition chez les futuristes russes et spécialement chez Khlebnikov.

L'art pour Philippe Jaffaux nous met en relation avec le cosmos. La poésie de Philippe Jaffaux est chargée d'énergie cosmique. L'énergie cosmique se transmet par le mouvement d'un hasard heureux. On pourrait dire à propos du « hasart » ce que Joseph Beuys dit à propos de l'art : qu'il est une « science de la liberté ». Il passe dans l'écriture de Jaffaux l'effet d'ascèse d'une règle paradoxale qui charge énergétiquement ses phrases d'un acte de libération sacré. Si on ne dit pas cela on ne dit rien de l'expérience des *Courants*. Si on n'ose pas dire cela on n'est pas à la mesure de ce que lui-même ose en écrivant.

Philippe Jaffaux n'est pas un formaliste : c'est un futuriste ; c'est quelqu'un qui modifie la substance du temps. Beuys : « Mon intention est d'affronter la substance, fondamentalement, et bien sûr la substance est déjà à elle seule un processus spirituel » (dans *Qu'est-ce que l'art ?*). Par « processus spirituel » Beuys désigne le recours aux processus infra-symboliques de réflexion comme l'intuition, la sensation, l'imagination : l'incorporation d'une « constellation de forces » par une pratique déconditionnée. Les *Courants* sont révolutionnaires : chaque aphorisme trans(crit)it la formule immortelle d'un instant de liberté.

